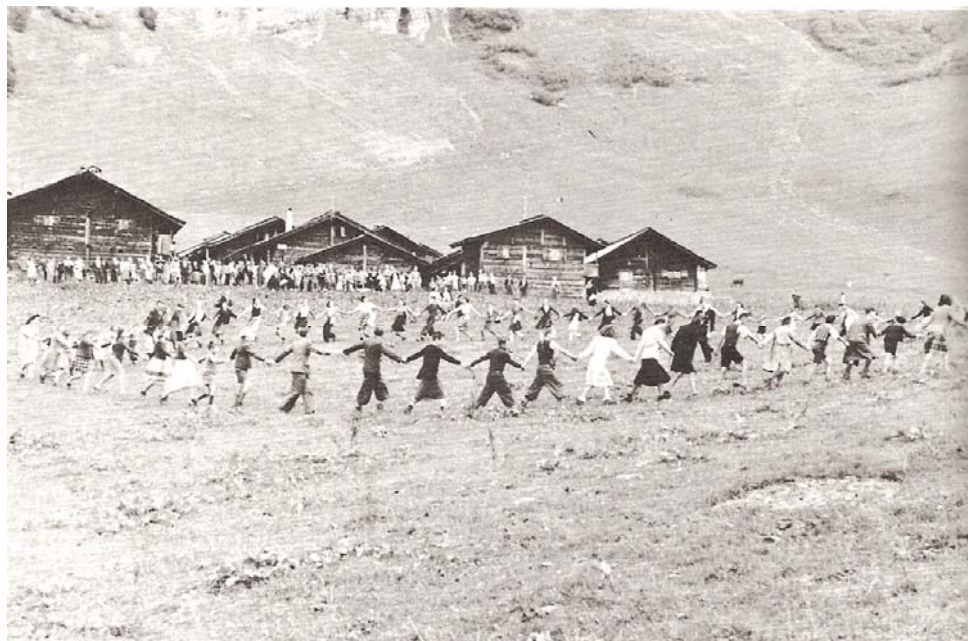


La farandole



Il y avait longtemps que je guignais ma voisine, de deux ans de moins que moi, j'en avais alors dix-huit et elle seize, sans pouvoir rien tenter. J'étais là, à la voir sortir et rentrer dans sa maison, je tentais de l'apercevoir à l'école, puis quand elle s'en retournait avec ses copines, sans oser l'aborder franchement pour lui déclarer que je l'aimais. Car c'est vrai que je l'aimais. Et j'aimais tout d'elle, son petit corps adolescent, ses cheveux noirs coupés courts, sa sveltesse et sa vivacité. Et elle le sentait bien, que j'aurais voulu le lui dire, que je l'aimais à la folie. Que je ne pensais qu'à elle, en vérité. Et à des félicités que je ne pouvais concevoir certes dans leur réalité concrète, mais néanmoins que je dotais d'un aspect léger et beau, voluptueux, monde différent de l'ordinaire où tout s'articule désormais selon l'amour et l'autre. L'autre, que l'on imagine plus grand qu'il ne l'est, plus beau, plus vertueux et doué de qualités rares que l'on ne possède pas soi-même. Ainsi personnellement je n'étais ni plus intelligent que les autres, ni plus beau, j'aurais même dit plutôt plus laid quand je me regardais dans la glace. Et avec des qualités bien discrètes qui n'étaient peut-être pas communes forcément, ni bien évidentes, pour ceux de mon âge, cet attachement viscéral à ma terre et à mon pays. A ces paysages d'ici, à ce village que je n'acceptais jamais de quitter sans un étrange serrement de cœur, inquiet de ce que je pourrais ne plus le revoir. Ni elle non plus. C'était tout cela.

On se parlait parfois un peu quand même, certes, mais de choses indifférentes, de l'école, de ce que faisait son père et le mien, d'autres camarades de nos classes respectives. Mais cela n'allait guère plus loin. Et chaque fois, après que je lui ai adressé la parole sans que pour autant je ne lui aie rien dit de mes sentiments, je me serais battu de ma faiblesse, de mon peu de courage, de ma

lâcheté qui allait faire certainement que je ne la connaîtrais jamais et qu'un autre, un jour, très bientôt peut-être, viendrait qui l'emporterait, de telle manière que je ne la reverrais plus. C'était quelque part dramatique. Il me semblait ainsi que le temps qu'il m'était donné pour enfin lui dire mes sentiments, se réduisait comme peau de chagrin, et il est vrai que l'an prochain, elle descendrait en plaine poursuivre ses études et que je ne la côtoierais pour dire plus.

De ce fait le temps pressait. J'attendais donc avec impatience la fête de Tavennayaz où il me semblait que cette fois-ci, j'aurais le courage de lui avouer ce que je ressentais pour elle. Là-bas, dans la bienveillance et la magnificence des pâturages et des fleurs, alors que nous ferions la farandole au-dessous des chalets, et que filles et garçons se donnent la main, et parfois se confient quelque secret. Cette Taveyannaz où tant d'idylles se sont nouées et qui souvent ont donné de beaux et heureux mariages. Et pourquoi pas nous, et même qu'elle n'ait que seize ans et moi dix-huit ? Y a-t-il un âge pour aimer, puisque ma voisine, je dois vous l'avouer, je l'aime depuis que je la connais, ceci me faisant retrouver l'âge de mes six ans où je pus enfin savoir qu'elle existait pour dès lors l'intégrer de manière totale dans ma vie sentimentale et affective. Et que son existence de fille accompagne désormais celle-ci, pas moins romantique, je le présume, que la sienne. Il y avait aussi quelque part qu'elle était à moi, ma chère voisine, à moi de par la proximité de son existence, à moi qui la surveillais et qui craignais pour elle, la protégeant en rêve alors que des dragons ou des mauvais garçons l'assaillaient. Bref, je rêvais d'elle nuit et jour, et il m'apparaissait que l'embrasser, rien que cela, ce serait ce que j'aurais pu connaître de plus beau dans la vie. Ce qui deviendrait peut-être cette fois-ci à Taveyannaz. Allez savoir !

La grande journée fut enfin arrivée. Nous montâmes tous là-bas à pied, elle parmi ses amies, moi un peu seul comme toujours, juste parfois deux ou trois pas avec des copains qui n'en étaient pas vraiment, eux beaucoup plus entreprenants, racontant même franchement tout ce qu'ils comptaient faire aujourd'hui avec les filles, et desquels je ne pouvais m'empêcher d'être jaloux. Et s'ils allaient l'un ou l'autre me la prendre ? Parce que je n'avais pas su faire. Parce que j'avais trop tardé ?

Nous étions arrivés là-bas bien avant midi pour traîasser dans le village. Nous avons ensuite mangé sur l'herbe au-dessus des maisons. La fanfare, dont je ne faisais pas partie, je jouais un peu du violon seulement, avait proposé quelques morceaux. Et puis en début d'après-midi, selon la coutume, le cercle s'était formé au-dessous des maisons et avait tourné, tourné, chacun donnant la main à son voisin, ou à sa voisine de préférence. Pourrait-ce être elle, elle que j'aimais aujourd'hui plus que d'ordinaire encore et qui m'offrait pourtant le souci majeur de cette journée, celle de savoir en permanence où elle se trouvait et avec quels autres garçons elle parlait. J'en étais pour dire malade !

Mais pour une fois, chance ou hasard ou préméditation, elle vint près de moi et me donna la main. Plus que moi elle s'était approchée et avait mis sa main chaude dans ma main. C'était trop beau, trop émouvant. J'en étais tout retourné, à vrai dire, au début, en ces premières secondes, presque mal. Ainsi elle entra dans ma vie. Et cette fois-ci de manière totale. Elle me souriait. De son beau sourire que j'aime. Et moi, je lui souriais aussi. Et même on ne put s'empêcher de rire de ce que nous nous sourions autant, alors que nous avions enfin compris, elle et moi, que c'était plus simple que nous avions pu le croire, que de s'aimer, est plus grand que ce que l'on peut s'imaginer. Que c'est même ce qu'il y a de plus beau au monde.

Et c'est ainsi qu'après des rondes et des rondes où nous ne nous étions guère quittés, des chants, des rires et des sourires, des jeux, les deux, enfin seuls, et c'était la première fois de notre vie, nous étions montés au-dessus du village où nous nous étions assis dans l'herbe pour regarder ce paysage magnifique que nous avions devant les yeux, tout nouveau pour nous alors qu'en fait il nous était si familier. Nous avions vu le chalet de son père qui ne l'exploitait plus mais qui l'avait gardé, saurait-on abandonner sans regret un patrimoine vieux de plus de deux siècles ? Nous avions aussi vu le chalet de mon père, lui par contre paysan, qui y tenait comme à la prunelle de ses yeux, et pour qui la vie ici en haut était un culte, un idéal, un but absolu dans l'existence. Et avec chacune de ces deux bâtisses où nous avions passé une partie de notre enfance, toujours à deux pas l'un de l'autre sans en apparence trop nous regarder, nous avions compris que ce village de montagne, serait assurément aussi celui de notre bonheur. Ce dernier, né de ce jour, nous en avions le pressentiment, voire la certitude, allait grandir, grandir encore, et serait suffisamment solide pour résister aux inévitables absences. Et surtout aux déceptions que nous nous donnerions quand même l'un et l'autre, car nul n'est parfait, nul surtout ne supporte la présence de l'autre sans parfois en avoir par-dessus la tête, comme ça, quelques heures ou quelques jours, et puis tout recommence !

Ainsi fut notre Taveyannaz, la plus belle de notre vie, la plus romantique, celle qui garda un goût inoubliable d'amour et de romance et nous porta désormais où que nous allions et quoique nous fassions.

Elle ! Elle est là, à heure où j'écris ces souvenirs que je gardais en moi avec un jour la volonté de les transcrire. Elle est là trente ans après que nous nous soyons accordés, et je l'aime encore quand je la regarde, toujours belle et vive, toujours souple et légère, avec ses mêmes cheveux courts et ce même sourire sur des lèvres pas comme les autres qui m'ont toujours fasciné. Repense-t-elle elle aussi, en ce moment où je m'attendris, à cette première fois où tous les obstacles paraissaient franchis ?

Ce que c'est beau que d'être deux. Et puis un jour, d'être plusieurs et de former une famille. Et quand bien même celle-ci un jour explose pour vous laisser à nouveau seuls, tous les deux !

